

XYZ. La revue de la nouvelle

L'ordre des choses

Jean-Paul Beaumier



Numéro 41, printemps 1995

10^e anniversaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4395ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (1995). L'ordre des choses. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (41), 88–93.

L'ordre des choses

Jean-Paul Beaumier

Elle glissa dans un brouillard où il n'y avait rien à voir, rien à entendre que son cri.

Milan Kundera,
L'insoutenable légèreté de l'être

Elle lisait et relisait les quelques lignes qu'elle venait soigneusement de recopier, pesant et soupesant chaque mot, les traduisant dans sa tête comme pour s'assurer qu'ils ne laisseraient place à aucune ambiguïté. Elle aimait que les choses soient claires et précises, surtout lorsque cela concernait ses rapports avec ses semblables.

Recherche jeune femme pour partager appartement. Demander Susan.

Ou ne serait-il pas préférable d'écrire :

Jeune femme recherchée pour partager appartement dans le quartier latin avec enseignante anglophone.

Elle leva les yeux et laissa son regard s'échapper par la fenêtre. Déjà la luminosité du ciel trahissait davantage l'automne que l'été. Enseigner l'anglais ne représentait qu'un intermède dans sa vie, une pause avant de retourner dans son île natale pour terminer son barreau et amorcer une carrière qu'elle voyait déjà toute tracée, comme l'avait été sa vie jusqu'à ce jour.

Des cris d'enfant jouant dans la rue la tirèrent de sa rêverie. La deuxième formulation était peut-être trop longue, inutilement détaillée. Préciser ce qu'elle faisait pour gagner sa vie n'avait aucune importance. Par contre, le lieu en avait. Les gens recherchent avant tout un endroit précis où habiter, du moins

avait-elle agi ainsi lorsque était venu le temps de se trouver un logement.

Enseignante anglophone recherche jeune femme sérieuse pour partager appartement.

Elle relut plusieurs fois cette troisième formulation, à voix basse autant qu'à voix haute. Pouvait-il subsister la moindre équivoque ? Devait-elle garder le qualificatif « sérieuse » ?

Il y avait tant de choses qu'elle avait cru comprendre depuis son arrivée et qui s'étaient avérées exactement le contraire de ce qu'elle avait d'abord pensé. On l'avait pourtant prévenue : les Québécois sont différents, pas seulement à cause de la langue, mais, comment dire, dans leur façon d'être, de revendiquer sans cesse plus d'autonomie sans jamais se décider vraiment, un jour séparatiste, le lendemain indépendantiste, le surlendemain souverainiste, puis souverainiste-associé, allez savoir ce qu'ils pensent vraiment, ce qu'ils veulent vraiment. Les dernières élections ne l'avaient-elles pas une fois de plus démontré ? Voilà ce qu'on lui avait répété *ad nauseam* jusqu'au moment de son départ. Mais depuis quelque temps, elle ne savait plus elle-même ce qu'elle pensait ni ce qu'elle voulait.

Elle arrêta finalement son choix sur la seconde formulation, et ce malgré ses propres réserves : *Jeune femme recherchée pour partager appartement dans le quartier latin avec enseignante anglophone. Téléphoner après 17 h au 691-9102.* Elle recopia proprement son texte sur le formulaire prévu à cette fin, l'inséra dans une enveloppe et sortit aussitôt la poster avant de changer à nouveau d'idée.

Près d'une semaine après la parution de son annonce, elle s'était trouvée fort étonnée, contrariée même, de ne trouver sur son répondeur qu'un seul message, celui d'un jeune homme qui disait se prénommer Dominique sans chercher aucunement à jouer sur le caractère équivoque de son prénom. Il précisait que ce serait pour lui une formidable occasion d'apprendre l'anglais.

Elle avait écouté le message plusieurs fois. La voix était mélodieuse, douce. En arrière-plan, elle entendait jouer le concerto en

mi mineur, opus 64, de Mendelssohn. Malgré elle prenait forme un visage dans son esprit, délicat, plutôt ovale, imberbe; des traits qui lui rappelaient son jeune frère mort quelques mois plus tôt, victime d'un chauffard. Une histoire banale, un samedi soir comme tant d'autres, un chauffard parmi d'autres. Son frère terminait cette année-là son conservatoire, en violon. Au moment de l'impact, l'étui à violon avait été projeté à plus de deux cents mètres du lieu de la collision. Miraculeusement, avait tenu à préciser l'un des deux policiers venus leur annoncer la nouvelle, l'instrument était intact. Ni fêlure ni éraflure. L'étui était à peine abîmé. Son frère n'avait pas eu la même chance. Il était mort sur le coup.

Cette musique qui lui parvenait elle ne savait d'où suffisait-elle pour l'inciter à composer le numéro que son interlocuteur avait répété à deux reprises et accepter de le rencontrer? Dans la deuxième lettre qu'elle écrivit à Karen, elle lui confiait avoir trouvé un colocataire qui se prénommaît Dominique et qui était pâtissier de son métier. Elle avait tu toute allusion à son frère. La réponse qui avait suivi par retour du courrier était tout à la fois empreinte de moquerie et de mises en garde à peine voilées.

Dominique emménagea un vendredi. Rapidement ils s'entendirent sur les détails pratiques: occupation des pièces communes, ménage, épicerie, invités, etc. Un seul point demeurerait délicat à aborder pour Susan: l'utilisation de la salle de bains. Si le partage des tâches ménagères n'avait soulevé aucune difficulté, il en allait autrement de la salle de bains. Devaient-ils convenir d'une priorité d'accès et, si oui, sur quelle base? D'être une femme justifiait-il qu'elle ait préséance? Par-dessus tout, elle craignait de se sentir épiée et cette crainte suffisait par moments à lui faire regretter sa décision. Dans l'embarras du moment, elle avait mentionné, croyant lever ainsi toute ambiguïté, avoir quelqu'un dans sa vie. Il terminait ses études de droit à Ottawa; occasionnellement, tint-elle à préciser, il lui rendait visite. De son côté, Dominique n'avait fait allusion à aucune relation amoureuse, ce qui la soulagea, avoua-t-elle à Karen dans une lettre qu'elle ne lui envoya jamais.

La question était donc demeurée en suspens. Susan s'était dit qu'ils ne pouvaient convenir d'emblée de tous les détails de leur cohabitation, aussi avait-elle décidé de laisser porter et de voir dans quelle mesure ils auraient à en reparler. Dominique n'avait quant à lui formulé aucune requête particulière, si ce n'est qu'il lui avait précisé que son horaire de travail l'obligeait à se coucher relativement tôt.

Près d'un mois s'était écoulé depuis le jour où Dominique avait emménagé. À aucun moment Susan n'avait regretté sa décision. Dominique était la gentillesse même et d'une discrétion exemplaire lorsqu'elle était davantage encline à vouloir se retirer dans sa chambre ou au salon pour écouter de la musique, ou simplement pour être seule. Il lui rappelait de plus en plus son jeune frère : même stature, même démarche nonchalante, et cette façon identique qu'il avait de se retourner brusquement vers elle et de lui demander : « Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? », alors qu'elle n'avait rien dit, qu'elle ne faisait que le regarder en ressentant à quel point son jeune frère lui manquait.

Si Susan fut d'abord soulagée de ne pas avoir à aborder la question de la salle de bains, cela ne tarda cependant pas à la préoccuper de nouveau. Le matin, elle était la seule à l'utiliser, mais le soir, elle mit un certain temps à s'en rendre compte, jamais Dominique n'utilisait la salle de bains. Tout au plus le voyait-elle se laver les mains dans l'évier de la cuisine avant les repas. Et jamais elle n'aurait pu dire qu'il paraissait négligé. Susan se demandait à quel moment de la journée Dominique faisait sa toilette. Elle en vint à penser qu'il était sur le sujet plus intimidé qu'elle ne l'était elle-même et elle cherchait maintenant une façon qui put le mettre à l'aise sans qu'elle eût à aborder directement la question. Dans une lettre, elle confia à Karen avoir le sentiment d'être dans la peau d'une mère qui cherche à aborder la délicate question des soins corporels avec son fils devenu adolescent, ce qui ne manqua pas d'attiser les sarcasmes de son amie par retour du courrier.

Est-ce la raillerie de Karen qui lui fit prendre conscience que tout cela n'avait aucun sens ? « Tu vois bien que tu terrorises

ce garçon », lui avait-elle écrit. Ne serait-ce que pour se soulager de temps à autre, tout être normal a besoin d'aller à la toilette. Or, Dominique n'y allait jamais. Susan ne se souvenait pas de l'avoir entendu se lever la nuit (ce qui aurait pu expliquer une certaine gêne). Il devait donc se servir de la salle de bains en son absence, mais encore là quelque chose clochait puisque rien n'indiquait que tel était le cas. Elle avait multiplié les pièges qui auraient pu ou dû lui donner des indices : brosse à cheveux, lime à ongles et vernis laissés volontairement à la traîne sur le comptoir, shampoing sur le rebord du bain, papier hygiénique à changer, boîte de papier mouchoir vide, jamais elle ne releva trace de son passage. Comme si elle eût vécu seule. Jamais elle ne trouva un gant de toilette, une serviette, un rasoir ou quelque autre objet parmi les mille et une petites choses qui servent aux soins corporels. Jamais non plus elle ne trouva un de ses cheveux sur le plancher. Il n'y avait que son ordre et son désordre à elle.

Dominique, elle mit plus longtemps à s'en rendre compte, ne laissait même aucune odeur planer dans l'appartement. Il n'utilisait aucun savon parfumé, aucune lotion après-rasage, aucune eau de toilette. Souvent, lorsqu'elle le regardait à son insu, elle aurait aimé s'approcher de lui et plonger doucement sa tête dans son cou pour y déceler l'odeur qui s'y cachait.

Au fil des semaines, ce qu'elle avait elle-même qualifié de curiosité anodine dans une de ses lettres à Karen, devint une véritable obsession. Elle cherchait un moyen d'aborder le sujet sans avoir l'air de commettre une indiscretion, ou pis de l'espionner. Elle alla même jusqu'à inventer des disputes qu'elle avait eues avec son frère à ce sujet alors qu'ils étaient enfants. Son frère s'enfermait dans la salle de bains avec ses albums de bande dessinée et la faisait volontairement poireauter pendant des heures jusqu'à ce que son père ou sa mère intervienne. Jamais auparavant elle n'avait parlé de sa famille, de ses amis, de son passé. Jamais elle n'avait fait allusion à l'accident. Pour la première fois elle avait ressenti un malaise en sa présence. Non pas qu'elle se sentît menacée, mais elle sut que cela avait à voir

avec l'ordre des choses, l'ordre établi et immuable sur lequel reposait sa vie jusque-là, comme avant elle celle de sa mère et de son père, et aussi celle de son frère. Et elle comprit soudainement pourquoi elle était partie, pourquoi elle ne retournerait jamais dans son île natale. Ce qui avait été ne serait jamais plus.

Elle se leva et se dirigea lentement vers la salle de bains. Elle referma soigneusement la porte derrière elle, comme elle le faisait chaque fois, mais il n'y eut ni bruit de chasse d'eau qu'on actionne, ni bruit de robinet qu'on ouvre et qu'on referme. Il n'y eut que le bruit d'une porte que l'on verrouille de l'intérieur.